

511.766



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	Rédaction et administration	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	Les abonnements partent d'octobre
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	France . 3 fr par an
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-98	Pologne 2 zlotys
	Téléphone : Odéon : 82-10	



SEIGNEURS ET DAMES... DU LYCÉE DE KIELCE
(Offert par Annette Basinska).





MIRA
ET
VOS AMIS POLONAIS

VOUS SOUHAITENT
UNE HEUREUSE ANNÉE



Bonhomie Polonaise

Le train qui va me ramener en France est sur le point de quitter Varsovie. Je suis en retard. Je me précipite en trombe vers un wagon de seconde classe, parmi la cohue de mes amis que j'embrasse au passage, et qui me transforment, le temps d'un éclair, en vitrine de confiseur et de fleuriste.

Le wagon n'a plus de coin libre. Si ! J'en aperçois un, à travers le buisson de roses que je fais avancer devant moi. Je m'y précipite, malgré la désapprobation muette, mais bien sensible, des autres voyageurs. Pourquoi diable ne pas s'emparer d'un bon coin près de la fenêtre et de la petite table ? J'ai pensé « diable », j'aurais dû penser « ciel », car mon vis-à-vis est un prêtre. Son bréviaire est installé sur la tablette.

Je le salue sans m'arrêter à le considérer. Où poser les boîtes, où mettre les fleurs ? « Monsieur l'Abbé, vous me permettez d'utiliser la tablette ? » Le digne homme sourit, retire son bréviaire. Le train s'ébranle. Me voici casée. Ouf ! Soufflons un peu, et faisons l'inventaire de nos trésors. Des chocolats Wedel ! Bénie soit la main qui me les apporta ! C'est celle de Sieroszewski, le magnifique écrivain, le cœur généreux, rescapé de l'enfer de glace de la Sibérie. « Monsieur

l'Abbé, vous prendrez bien un chocolat ? » Mes voisins sont de plus en plus désapprobateurs. Est-ce que vraiment, je leur apparais comme l'incarnation de la célèbre légèreté française ? Mais mon vis-à-vis, toujours souriant, prend un chocolat et le croque. Vais-je induire un ecclésiastique en péché de gourmandise ? « Encore un, Monsieur l'Abbé ? » Mais il secoue doucement la tête, en signe de refus, et pour me mettre à l'aise, car il est visible que moi, je vais succomber à la tentation, il tend la main vers son bréviaire.

A ce geste... ah ! je comprends l'attitude des autres voyageurs ! leur réserve n'est que respect ! « Monsieur l'Abbé » porte l'anneau d'améthyste, « Monsieur l'Abbé » est un évêque.

Qu'a-t-il dû penser de ma familiarité ?

Pleine de confusion, j'en oublie les Wedel. Je dispose les gerbes de roses pour que leur existence soit un peu moins brève. L'évêque relève la tête, regarde les roses avec ravissement et s'écrie : « Cuda Boga ! » (*Tsouda Boga*, c'est un miracle de Dieu !) Il m'explique qu'il a un beau parc, et plusieurs centaines d'espèces de roses. Puis il tire d'un sac de gros raisins hongrois et m'en offre une grappe. Quand je l'ai finie, il m'en

tend une autre, puis une autre, et il y a tant de simple autorité dans ses manières que je ne songe pas à bouder contre mon plaisir. La dinette achevée, il referme son sac, va le ficeler. « Oh ! non ! je vais le faire moi-même, je m'en tirerai mieux que Votre Excellence », lui dis-je. Mais il répond en riant : « J'ai été partout sur la terre, je sais faire beaucoup de choses. » Le fait est que déjà le paquet est solidement attaché.

Nous approchons d'une grande ville, les autres voyageurs sont descendus. « Maintenant, me dit Son Excellence, vous allez vous étendre et dormir. Vous avez un long voyage devant vous. Moi, je descends à la station prochaine. » Il arrange les rideaux, rassemble les coussins, les entasse dans mon coin. Et discrètement, il sort. Je le vois dans le couloir du wagon : c'est un

géant. Il rentre seulement quand il me croit endormie. Mais je ne dors pas. Je me demande s'il a compris ce que je lui disais, car il me parlait en polonais et je lui répondais en français la moitié du temps. Comment lui faire savoir, avant de le quitter pour toujours, que j'ai été touchée jusqu'au fond du cœur par tant de bonté, tant d'affabilité, une simplicité aussi totale ?

Ah ! j'ai trouvé !

Quand le train ralentit, Son Excellence est debout, son paquet à la main. J'ai sauté de ma banquette, j'ai pris la main libre où luit l'améthyste, et, comme il se doit aux évêques, mais avec un sentiment tout filial, j'ai posé mes lèvres sur l'anneau.

R. B.

Notre Régiment

(Souvenirs d'enfance des fils de proscrits)

Maman me raconte :

Nous étions en exil. Nous habitions une petite ville de Bretagne, dans une grande maison car la famille était nombreuse ; cependant les aînés des enfants étaient en pension, il ne restait près de mes parents que mon petit frère, le numéro 8 et moi le numéro 9.

C'était l'heure de la récréation, nous étions occupés à bêcher le petit jardin que chacun de nous avait reçu en toute propriété... On sonna à la grille. Heureux de cette diversion, nous courûmes voir qui s'annonçait. Nous n'avions pas la permission d'ouvrir. Nous vîmes un pauvre homme appuyé aux barreaux du portail : il était maigre, couvert de poussière ; il avait l'air si fatigué, si épuisé, il était si pauvrement vêtu, avec de vieilles espadrilles aux pieds ! sa vue nous émut, et nous courûmes prier notre maman de le secourir. Elle coupa deux grandes tranches de pain, mit au milieu un large morceau de viande et nous laissa accomplir notre devoir de charité.

Mais l'homme refusa... « Papa, dit-il, voir papa... » Nous courûmes chercher notre papa qui, sur notre insistance, consentit à abandonner son travail et à nous suivre. Il s'approcha de la grille, échangea quelques mots avec le pauvre homme ; poussant un cri de joie, il ouvrit tout grand le portail, lui prit le bras, le fit entrer et, rayonnant de bonheur, se dirigea vers la maison. Il le fit asseoir dans un grand fauteuil, lui offrit une tasse de café bien chaud, et pendant que l'homme buvait avec délices, notre papa le contemplait, ému et heureux !

Qu'était-il donc ? Nous étions bien intrigués tous deux. Était-ce un parent pauvre, disparu depuis longtemps et enfin revenu, comme dans les histoires ?... Ah ! non, c'était bien mieux que cela ! Mon père nous le présenta :

— C'est un Polonais, dit-il, il revient de la Patrie !...

Maman avait vu la scène de sa fenêtre, elle vint aussi.

— C'est un Polonais lui dit mon père, un compa-

triotte, qu'on lui prépare une chambre, il va demeurer ici.

Mais ma mère, plus prudente et un peu effrayée par l'aspect si misérable de l'homme, prit mon père à part pour lui dire qu'elle ne pouvait l'accepter dans cet état.

— Mais c'est un Polonais, dit mon père, il revient de la Patrie !

— C'est vrai, dit ma mère, mais il serait mieux et plus libre à l'hôtel où il pourrait se nettoyer, se reposer à l'aise. Mon père en convint, mais dit qu'il reviendrait pour le dîner.

Mais à l'hôtel, malgré les recommandations de notre papa, on refusa d'héberger cet étranger à l'aspect si misérable, on lui dit qu'il n'y avait pas de place. Mon père le conduisit alors dans une petite auberge où on lui donna une grande chambre et tout ce qui lui était nécessaire, grâce à la bourse et à la respectabilité de mon père. De retour à la maison, notre papa courut visiter sa garde-robe, il en tira un costume complet, puis une chemise, des chaussettes, des chaussures, cols, cravate, etc., et s'enfuit de nouveau avec ce trésor.

Quand l'homme revint, il était propre et portait les vêtements de mon père ; mais ils étaient trop grands et sa maigreur, sa fatigue, son épuisement n'en paraissaient pas diminués.

On se mit à table, mon père le servit copieusement ; l'homme se mit à manger avec tant d'empressement que nous comprîmes qu'il mourait de faim ! Mon père mangeait peu pour augmenter la ration de son compatriote.

Pour le dessert, il y avait des petites tartines dorées réunies deux à deux avec de la confiture au milieu, nous adorions cela ! Mais il y en avait toujours un nombre limité, selon les convives. Mon petit frère refusa d'en manger, disant qu'il n'avait plus faim. Je compris son intention et je dis comme lui. Notre maman insista pour que nous en partagions une, ce qui



DAME ET UHLAN
(Cliché Annette Basinska).

nous fit grand plaisir ! La grosse part s'en alla dans l'assiette de notre convive. Mon père lui versait aussi à boire et le pauvre homme paraissait revivre. Après dîner, il baisa la main de maman en lui demandant pardon et papa le reconduisit à l'auberge. Depuis longtemps, sans doute il n'avait couché dans un lit !...

Quand notre papa revint, il nous dit : J'étais ainsi, quand, ne voulant point servir des tyrans contre ma Patrie, pour éviter la mort ou la Sibérie, je m'enfuis et trouvai enfin un abri dans la France hospitalière ! Mais que de peines, que de souffrances, que d'épreuves !

Nous avions peine à nous figurer notre papa si beau, si correct, si respecté... semblable à ce pauvre Polonais !

— Son régiment a été anéanti, reprit mon père, les pires représailles ont suivi, ce malheureux a pu s'enfuir. Je bénis Dieu de l'avoir conduit jusqu'à moi ! Il voudrait retourner en Pologne, espérant qu'un nouveau régiment de défenseurs pourrait se former. Mais il n'y a pas d'argent pour une telle formation. Quant à lui, sans papiers, parlant peu le français, il ne peut circuler sans être inquiété. Je l'adresse à notre ami Nagayski qui l'emploiera dans ses entreprises. Quand il sera un peu connu on pourra lui procurer de nouveaux papiers et un passeport et il fera ce que son cœur lui dictera.

Le lendemain mon petit frère me dit : Ils n'ont pas d'argent pour former un régiment, mais nous en avons, nous !... En effet, nous avions chacun un trésor, c'était les petites pièces reçues en récompense de notre travail, et puis le produit de notre petit jardin que nous vendions à la cuisine, quand, malgré nos soins trop assidus, nous avions réussi à faire pousser des radis, ou du persil, ou quelques fleurs, ou même des fruits. Nous le conservions précieusement pour la fête du pays, deux fois par an ; il y avait des chevaux de bois, des loteries, un cirque et nous pouvions dépenser librement le fruit de notre travail.

— Combien as-tu ? dit mon petit frère. Moi, 19 francs, et toi ? — Dix-sept... Ça fait combien 19 et 17 ? — C'est beaucoup d'argent !... Nous courûmes fabriquer une enveloppe dans laquelle nous mîmes 19 fr. + 17 fr. et l'ayant bien ficelée, mon petit frère écrivit dessus : Pour un régiment polonais ! Nous allâmes trouver le pauvre proscrit qui se promenait dans le jardin, en attendant mon père. Il refusa d'abord, puis, ayant lu et compris la suscription, il accepta et prenant nos petites mains dans les siennes il les baisa plusieurs fois et s'enfuit pour cacher son émotion.

Nous étions bien heureux ! Peut-être lui donnera-t-on notre nom à ce régiment, dit mon frère. — Oh, oui ! dis-je, le régiment Marthe et Léon, — ou plutôt Léon et Marthe, reprit-il. Aussi, dès que je serai un peu plus grand, je m'engagerai dans notre régiment. — Moi aussi, dis-je. — Et nous délivrerons la Pologne ! — Bien sûr ! Et il ne fut plus question, entre nous, que de notre régiment.

L'homme était parti. Notre papa avait vidé sa bourse dans la sienne et lui avait donné des vêtements et du linge de rechange. Notre maman cherchait à combler tous ces vides par son propre travail et de plus grandes économies.

Nous attendions des nouvelles. Mais notre protégé n'avait point été vu chez l'ami Nagayski. Mon père craignit qu'il n'eût été arrêté par quelque gendarmerie soupçonneuse. On n'eut aucun renseignement. Puis il se persuada que, ne pouvant vivre loin de la Pologne, ayant un peu d'argent, son pauvre compatriote avait essayé de gagner la frontière, que reconnu, emprisonné, fusillé peut-être, ou envoyé en Sibérie, il n'avait pu nous donner de ses nouvelles.

Quant à nous, nous étions absolument certains qu'il était en train de former notre régiment, que tout allait à souhait, et nous attendions l'annonce d'une grande victoire !

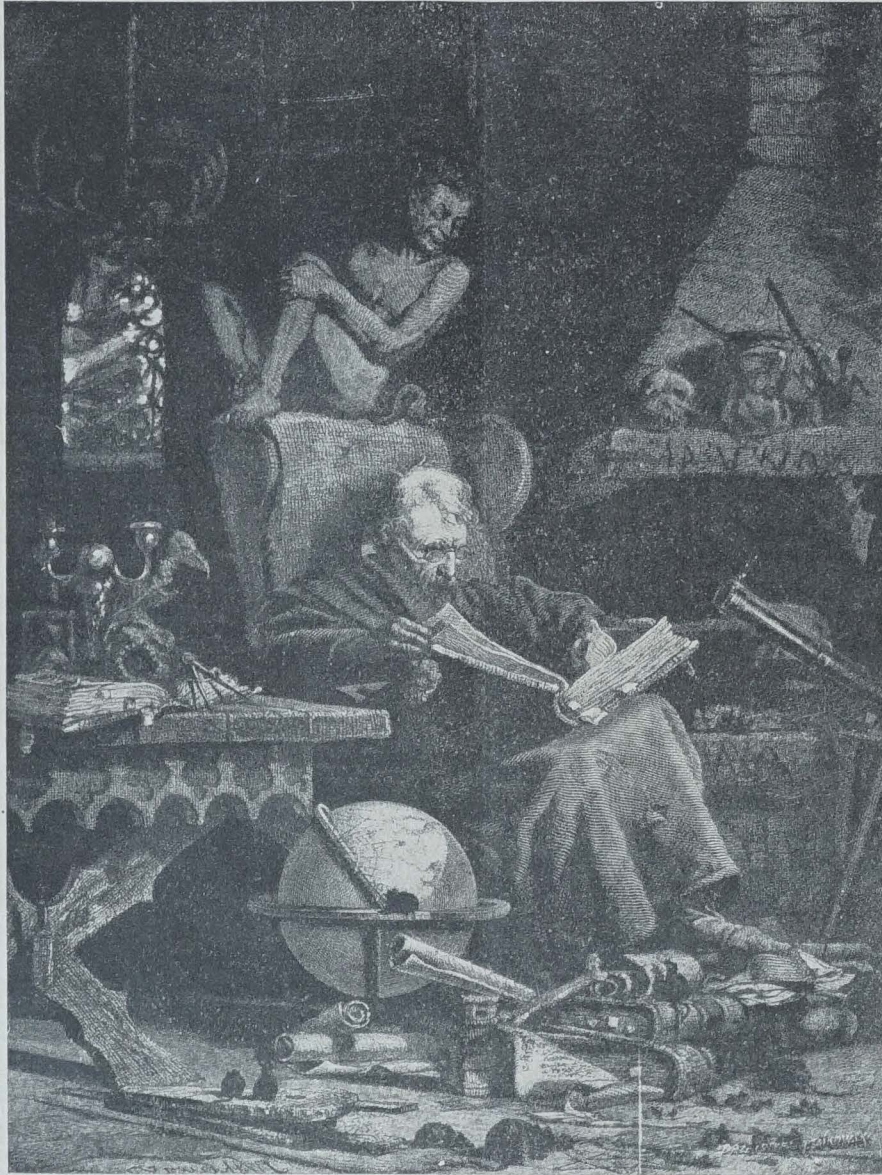
.....
Mais cette heure n'était point encore venue ! Et là s'arrête l'histoire de notre régiment.

.....
Nota. — Mais maman se trompe. Il a existé le régiment des enfants polonais ! C'est lui qui a sauvé la Pologne en 1918 !... Ce n'était peut-être pas les mêmes petits soldats qui avaient fait ce rêve cinquante ans plus tôt ? Mais c'était le même cœur, la même âme, le même enthousiasme, le même amour de la Pologne, que nos pères nous ont transmis et qui ne s'éteindra jamais.

Marthe PIEDZICKA.



La Légende de Messire Twardowski



Ainsi allaient les choses, ainsi s'écoulaient les étés !... et Messire Twardowski vivait toujours, se refusant de plus en plus à quitter ce monde, où il se trouvait fort bien. Le Diable enrageait de se soumettre au magicien dont les sortilèges brisaient sa puissance. Mais, que pouvait-il faire ce pauvre Diable, je vous le demande un peu ? Il avait juré de ne prendre cette âme qu'à Rome seulement, et, Messire Twardowski se moquait bien d'entreprendre un tel voyage.

Or, un soir que, le nez dans ses parchemins, le savant dédaignait d'écouter la tempête qui faisait craquer son toit, il fut tiré de sa rêverie par de vigoureux coups frappés à sa porte. Un obséquieux valet, portant la riche livrée d'un puissant Duc, venait le supplier d'accourir en hâte auprès de son maître agonisant.

Twardowski, nous l'avons dit, ne refusait jamais le secours de sa science. Il se leva aussitôt et jeta les yeux sur le messager. Celui-ci était vêtu à la dernière mode de la Cour de France : long gilet de soie, recouvert d'un habit de velours nacarat, artistement brodé,

culotte collante comme il convient, souliers à boucles d'argent, et tricorne richement galonné ; on le sentait de bonne maison. Mais, le pauvre savant ne remarqua pas que, sous les basques du bel habit, une queue velue se déroulait, que deux petites cornes soulignaient les bords du chapeau, et, que des griffes aigües perçaient le cuir des beaux souliers. Il ne fit donc aucune objection et prit place dans le carrosse doré qui l'attendait au dehors.

Les chevaux volaient comme la flèche, à travers la campagne déserte et glacée. Quant à Messire Twardowski, il somnolait sans aucune méfiance.

Mais, voici que soudain, comme l'on traversait une forêt ombreuse et sauvage, un choc le réveilla brusquement. Une des roues du beau carrosse venait de sauter hors de son essieu. Force fut donc de descendre pour réparer le dommage, et le gentilhomme, tout transi de froid, s'estima heureux d'accepter l'hospitalité d'une petite auberge qui... par un singulier hasard... se trouvait à deux pas.

Or, comme il en franchissait le seuil, le cri de la chouette retentit à ses côtés, et, aussitôt, de toutes parts, le hululement des hiboux, le croassement des corbeaux, le battement lourd et lugubre de leurs pesantes ailes, enveloppèrent le sorcier. Et, comme un sinistre écho, un éclat de rire démoniaque du valet galonné leur répondit :

— Cette fois, je te tiens !..... dit Lucifer, en jetant le masque. Cette auberge se nomme « Roma ». Désormais, tu ne m'échapperas plus !.....



Malgré toute sa bravoure, Messire Twardowski ne put s'empêcher de frémir jusqu'au fond de l'âme ; cette fois, il se sentait pris, et bien pris, sans aucun espoir d'échapper. Tout au plus pouvait-il retarder le fatal moment, grâce aux trois rudés épreuves dont il avait le choix. Mais, il ne perdit pas pour cela son sourire gouailleur et le verbe hautain dont il usait envers son diabolique valet :

— Tu ne me tiens pas encore, bête immonde !... goguenarda-t-il les dents serrées. Je prétends avoir un palais fait de coques de noisettes, dont la cime dépassera la plus haute montagne de l'univers.

Et, tranquillement, il s'attabla devant un broc d'hydromel. Mais, il n'avait pas vidé le dernier gobelet, que Satan était déjà de retour :

— Ton vœu est satisfait, dit le Prince des Ténèbres.

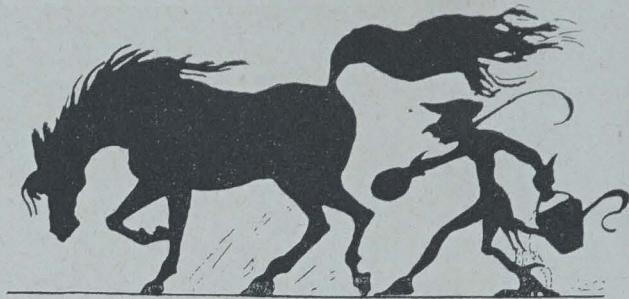
— Peuh !... Au moins faut-il que je puisse m'y rendre, reprit le magicien, car, si les tours atteignent le ciel, c'est vraiment un peu haut pour y grimper. Eh bien ! Vois-tu ce cheval, peint à fresque sur la mu-



raille ?... Je prétends que tu le fasses s'animer, et, ensemble, nous allons courir le monde, après avoir passé par mon château.

Ce souhait était à peine achevé que, descendu de la muraille, le superbe étalon piaffait en hennissant. Twardowski se trouva en selle, et, le temps de quatre patenôtres ne s'était pas écoulé, qu'il était de retour, ayant accompli deux fois le tour du vaste monde.

Tout moulu d'une pareille course, le vieux gentilhomme mit un instant à reprendre ses sens ; le Diable attendait son bon plaisir, et, de nouveau, le beau cheval s'étalait sur la muraille, plat, sans vie, immobile pour l'éternité.



— Quant à la dernière épreuve, reprit le magicien, tu décideras toi-même, entre mes deux souhaits, lequel tu préfères accomplir. Tu connais ma femme ? Eh bien, je te la donne... épouse-la. Au cas où tu refuserais, tu iras prendre un bain dans le bénitier de la cathédrale de Cracovie. Choisis, mon Diable !.....

Cette fois, le Maudit resta médusé ; son nez s'allongea d'une aune, et, comme il se grattait la tête réfléchissant, le pauvre sorcier entrevit un vague espoir, qui fut, hélas, de courte durée.



— Mal pour mal ! avoua piteusement le démon, en faisant une grimace, je choisis l'eau bénite !... Mieux vaut le supplice d'un instant que celui de toute une vie !...

Et, il courut à Cracovie se plonger dans le bénitier. Mais, quand il revint, rouge comme un homard bien cuit, tout gémissant encore de la brûlure des bénédictions, et, désireux par dessus tout, de tirer bonne vengeance de son persécuteur :

— Je te tiens, cette fois !..... s'écria-t-il triomphant.



(A suivre)

De la France à la Pologne

SALLES FRANÇAISES ET POLONAISES

Ils sont merveilleux, les panneaux exécutés par l'Ecole Boulle pour la « Salle française » du Lycée Wanda, à Cracovie : de belles et lourdes guirlandes de fruits et de fleurs, aux teintes exquises, et baignées de lumière. Félicitons chaleureusement M. Leblanc, qui les a dessinés.

L'Académie de Commerce, à Cracovie, veut, elle aussi, avoir sa salle française. Mais il lui faut, bien sûr, un autre genre de décoration murale. Notre grand ami M. Pszon, professeur à l'Académie, nous a demandé le plan d'un port français : la Chambre de Commerce de Cherbourg, sollicitée par le Général Verrillon, président des A. P. Cherbourgeois, a fait exécuter pour Cracovie le plan du port, et de la gare maritime, qui est la première du monde, comme on le sait.

Mlle Collet et ses élèves de Neufchâteau (Vosges) sont en train d'arranger une « Salle polonaise », pour laquelle les A. P. se sont empressés de leur offrir affiches et images.

A CRACOVIE



Mme Rosa Bailly est plus heureuse que personne de flâner dans Cracovie, car elle est toujours assurée de rencontrer les aimables jeunes filles du Cercle qui porte son nom. On se prend par le bras, on se promène ensemble en parlant un langage qui tient du polonais et du français.

Notre photographie montre Mme Rosa Bailly, avec Mme Sophie Borkowska et Mlle Jeanne Molak. On voit bien qu'elles sont ravies d'être ensemble !

Mlle Molak, aujourd'hui professeur au Lycée Reine Kinga, à Kielce, nous a fait envoyer par ses élèves quantité de jolies photos, et des lettres encore bien plus charmantes, dans un français très pur. Qui veut correspondre avec des jeunes filles de Kielce ?

LA PLAINE POLONAISE

Comment vous représentez-vous la plaine polonaise ? Infinie, monotone, grise ? Alors, vous n'avez pas vu notre Exposition ?

Voici comment la décrit une de nos jeunes amies de l'E. P. S. d'Angers :

« J'ai pu admirer votre grande plaine Polonaise d'aspect très varié, voici comme je me la représente : Des champs d'épis blonds ondulent au moindre souffle et s'harmonisent délicatement avec le bleu tendre et lumineux du ciel ; de loin en loin, une petite chaumière dont on n'aperçoit que le toit, nous étonne d'abord par son exiguité au milieu de cette vaste étendue ; souvent une jeune fille, étendue sur un lit de fleurs, semble rêver.

Puis cette immense plaine change cent fois d'aspect ; ici, vous vous croiriez dans un paysage de la Côte d'Azur, les nénuphars blancs et jaunes croissent sur l'eau d'un bleu profond ; puis, en longeant la rivière, vous êtes éblouis par le coquet pêle-mêle de fleurs rouges et jaunes qui s'entremêlent délicieusement ; là-bas, à l'horizon, une forêt bleutée vous attire, lorsque vous vous approchez une lumière douce et finement tamisée vous retient longuement.

Enfin pour vous exprimer mes sentiments sur la beauté de la plaine polonaise, c'est un pays de lumière, de clarté toujours changeante qui sait heureusement inspirer ses peintres. »

ECRIVONS-NOUS

Les jeunes filles du Lycée Zmikowska, à Varsovie, demandent des correspondantes françaises (16 ans) :

W. Dobrzynska, Rozbrat 22 m. 1, Varsovie.

Christine Fularówna, Senatorska 10 m. 38, Varsovie.

Barbara Czaplicka, Zielona 6, Falenica, K. Warszawa.

Marie Bogucka, Szara 1 m 219, Varsovie.

Danuta Grabowska, Chmielna 110 m 1, Varsovie.

Irène Alexandroff, Zlota 76 m 7, Varsovie.

Czeslawa Grochowska, Hoża 56, Penjonat, Varsovie.

Casimire Guzikowska, Czerniakowska 185 m 5, Varsovie.

Annette Izdebska, Filtrowa 70 m 10, Varsovie.

Sophie Januszówna, Nowy Swiat 28 m 10, Varsovie.

Annette Kaliniewicz, Niegolewskiego 16, Varsovie-Zoliborz.

Jeanne Krzyżanowska, Pańska 12 m 12, Varsovie.

Annette Kleinkowska, Piusa XI, 66 m 8, Varsovie.

Le Cercle des Amies de la France (présidente Jeanne Michalik) Gimnazjum im. Królowej Jadwigi (c'est-à-dire : Lycée Reine Hedwige) à Siedlce, demande aussi des correspondantes françaises et prépare pour elles un album.



PLAISIRS D'HIVER EN POLOGNE

PARLONS POLONAIS

Maintenant que vous avez fait ce grand, cet énorme effort (de cinq minutes) pour apprendre à prononcer les consonnes polonaises, voici une récompense, sous la forme d'une chanson populaire, un refrain de noces paysannes. Cela se chante en frappant du talon, et c'est le rythme qui en fait le charme, car les paroles, comme toujours dans ces sortes de chansons, ne sont que de malicieuses plaisanteries.

<i>Tańcował Kuba</i>	(tagntsovaou Kouba)	Il a dansé, Jacques,
<i>i jego luba,</i>	(i ięgo louba)	avec sa bien-aimée,
<i>tak tańcowali</i>	(tak tagntsowali)	ils ont tant dansé
<i>u - ha ! ha !</i>	(ou - ka ! ka !)	ou - a ! ah !
<i>Kuba niebogi</i>	(Kouba niébogui)	Jacques, le malheureux,
<i>miął krzywe nogi,</i>	(mia - ou kcheuwè nogui)	a les pieds de travers
<i>a ona była</i>	(a ona beu - ou - a)	et elle, elle en est
<i>głucha - cha !</i>	(g - ou - ouka ! ka !)	sourde - ah !
<i>Tak tańcowali</i>	(tak tagntsowali)	Ils ont tant dansé
<i>aż się pobrali,</i>	(aj scien pobrali)	tant qu'ils ont pu
<i>tak tańcowali</i>	(tak tagntsowali)	ils ont tant dansé
<i>zawzięcie !</i>	(zavjientchiè)	entêtés !
<i>Kuba ją toi</i>	(Kouba ion ou - oi)	Jacques la querelle
<i>co dnia w tygodniu,</i>	(tso dnia v teugodniu)	chaque jour de semaine,
<i>ona go tylko</i>	(ona go teulko)	elle seulement
<i>przy święcie !</i>	(pcheu schvientchiè)	les dimanches !

Rappelez-vous que l'accent tonique porte *toujours* en polonais sur *l'avant-dernière syllabe* des mots, et vous saurez en lisant à haute voix cette chansonnette quel est le vrai rythme de la mazurka, — dont vous ne vous doutiez guère !

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

NOS CARTES POSTALES

Série de 12 en noir 1 fr.
Série de 10 en bistre 1,50
Série de 7 en couleurs ... 2 fr.

NOS TIMBRES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).
La série de 20 1 fr.

Faites abonner vos parents à la Revue « LES AMIS DE LA POLOGNE »

Mensuelle - 32 pages, richement illustrée - 10 francs par an